

JOHAN :
On te surprend en plein travail, Emeric ?

EMERIC :
Ah tiens ! C'est gentil à vous de passer me voir.

JOHAN :
Comment ça se déroule ?
Bien à ce que je vois.

EMERIC :
Ça va. Ce n'est que le début. J'attends les ennuis pour le maraîchage.

JOHAN :
Dis donc, faudrait retrousser les jambes.

EMERIC :
C'est vrai.

JOHAN :
Une seconde.

EMERIC :
...

JOHAN :
Elle peut le faire, elle.

KATELL :
...

JOHAN :
Elle peut le faire.

(Katell s'abaisse devant Emeric et lui retrousse les jambes de pantalon.)

JOHAN :
Le mieux, c'est encore de fourrer tout ça dans les bottes.

(Katell enfonce le bas de pantalon d'Emeric dans ses bottes. Avec lenteur. Elle se relève.)

JOHAN :
Bon.
Tu n'as besoin de rien ?

EMERIC :
Non.

JOHAN :
Alors on va rentrer.

EMERIC :
Déjà ? Vous ne voulez pas boire un café dans la cuisine ?

JOHAN :

Non. On venait juste voir si tout allait bien. Et tout va bien.

(Johan et Katell commencent à partir.)

EMERIC :

Johan ! Attends !

Je crois qu'une pause ne me ferait pas de mal. Vous êtes venus en voiture ?

JOHAN :

Bien sûr.

EMERIC :

Ah. Alors, je ne peux pas vous raccompagner un bout de chemin...

JOHAN :

Tu peux monter à l'arrière avec nous. Veux-tu venir manger ?

EMERIC :

Je veux bien ! Laissez-moi deux minutes que je me remette un peu propre sur moi. Je me dépêche.

(Il sort.)

KATELL :

Qu'est-ce que c'était, ça ?

JOHAN :

Ne le prend pas mal ! J'essaie juste d'être amical avec lui. Souviens-toi, ce n'est pas facile quand on arrive. Si on peut lui prêter main forte, ça me plaît de le faire.

KATELL :

Tant que tu ne lui prêtes que ta main...

JOHAN :

Je te trouve bien revêche. De quoi as-tu peur ?

KATELL :

J'ai peur que mon mari donne sa femme au premier venu.

JOHAN :

Crois-tu vraiment qu'il voudrait de toi ?

KATELL :

Sois désagréable, c'est bien toi ça.

Je crois de toute façon que c'est de toi qu'il voudrait. Il t'admire comme un jeune poulain qui voit passer un étalon.

JOHAN :

Qu'est-ce que tu vas encore imaginer là !

KATELL :

Oublie ça, je n'ai rien dit.

(Katell s'approche pour embrasser Johan.)

JOHAN :

Oh ! Arrête ça, tu veux !

KATELL :

S'il te plaît, embrasse-moi juste un petit peu.

JOHAN :

Arrête tes sottises !

KATELL :

Qu'est-ce qui t'ennuie ? Qu'il nous voit ? Et alors ? On ne fait rien de mal.

JOHAN :

Je n'ai pas envie. Tu sais que je n'ai pas envie. N'insiste pas, c'est idiot.

KATELL :

Mais moi j'ai envie !

(Elle tente de l'embrasser de force.)

JOHAN :

Arrête je t'ai dit ! Tu es ridicule ! Calme-toi !

(Emeric revient.)

EMERIC :

Me voilà mieux.
Ça ne va pas ?

JOHAN :

Mais si. Tout va très bien.

KATELL :

Non.

(Silence.)

EMERIC :

Peut-être devrions-nous reporter à une prochaine fois ?

JOHAN :

Absolument pas. C'est juste un peu de fatigue.

KATELL :

Oui. Désolée. Je me sens très fatiguée tout à coup.

EMERIC :

Ça ne m'étonne pas. Tout le monde le dit que tu travailles comme une forcenée.

KATELL :

Tout le monde dit ça ?

EMERIC :

A la coopérative encore, je les ai entendus se plaindre que quand tu n'étais pas là, ça se ressentait.

JOHAN :

C'est une fille courageuse !

EMERIC :

D'ailleurs, ça fait longtemps que je veux te dire : si tu as besoin d'aide parfois, n'hésite pas à me demander. Tu peux compter sur moi.

JOHAN :

Voilà qui est gentil. Hein, Katell ?

KATELL :

Arrête Johan, ne me colle pas comme ça, tu m'étouffes...

JOHAN :

C'est vrai que tu devrais plus souvent demander de l'aide. Tu es solitaire. Le travail d'équipe te fait peur.

KATELL :

Ne me pousse pas comme ça, imbécile, je perds l'équilibre.

JOHAN :

Je ne te pousse pas, je te caresse.
Comme tu es tendue ! Tu as les épaules toutes nouées.
Ça ne te fait pas du bien ce que je te fais ?

KATELL :

Pas vraiment.

JOHAN :

Tu as quelque chose de rare. Tu es une belle personne et tu l'ignores. Tu n'en joues pas. Ça t'échappe. Il n'y a rien de plus beau chez une femme. Une sensualité qui lui échappe. Regarde ! Même cette façon que tu as, là, de te mordre la lèvre... Tu ne trouves pas Emeric ?

EMERIC :

Mais si. Si, bien sûr.

JOHAN :

Tiens approche-toi un peu. Je vais te montrer quelque chose.
Touche ici, derrière son oreille. Je n'ai jamais rien touché de plus doux.

EMERIC :

Je te crois.

JOHAN :

Ne fais pas le timide, touche je te dis !

EMERIC :

Voilà.

JOHAN :

Alors ?
C'est doux hein !

EMERIC :

Oui oui.

JOHAN :

Il est timide.

KATELL :

Vous êtes sots tous les deux à me faire rougir.

(Silence.)

KATELL :

Ca me ferait de la peine de te laisser seul ce soir. Viens manger à la maison.

EMERIC :

Mais si tu es fatiguée, je ne veux pas déranger.

JOHAN :

Je suis sûr que tu n'as rien préparé pour toi ce soir. Tu n'auras pas le courage de te cuisiner quelque chose à cette heure.

Laisse-toi servir de temps en temps. Ca ne retirera rien à ton courage.

EMERIC :

Merci. Je crois que oui, je vais me laisser tenter.

Tu es sûre que ça ne te dérange pas Katell ?

KATELL :

Sûre.

EMERIC :

Je sais pas comment te remercier.

JOHAN :

Embrasse-la.

EMERIC :

Pardon ?

JOHAN :

Embrasse-la.

EMERIC :

...

JOHAN :

Katell est une femme qui a besoin de tendresse. Tu crois que je lui en donne beaucoup moi ?

EMERIC :

...

JOHAN :

Tu m'as bien regardé ? Ce gros ours que je suis ! Pas capable de faire un petit massage gentil sans lui froisser un muscle !

KATELL :

Mais non.

JOHAN :

Je n'aime pas ça moi, toutes ces câlineries. La pauvre, elle manque d'affection.

EMERIC :

Vous saviez qu'un nourrisson humain qu'on ne prend jamais dans ses bras, qu'on ne caresse jamais, et à qui on ne prodigue que les soins vitaux mais sans amour, meurt ?

JOHAN :

Embrasse-la.

(Johan embrasse Katell.)

EMERIC :

On ne va tout de même pas te laisser mourir Katell.